СОЮЗ ДВОРЯН

Union de la Noblesse Russe

Nº 168
2024-1

Париж

Союз дворян Union de la Noblesse Russe **ISSN 1760-9836**

Bulletin de l'Union de la Noblesse Russe

Association Noblesse Russe, Siège Social : 29 Bd des Batignolles, 75008 Paris

Directeur de la Publication : D.M. Schakhovskoy
Administration : N. N. Genko
Rédaction : T. G. Schakhovskoy et C. G. Boncenne

Imprimé par nos soins

Commission paritaire des publications et agences de presse
Certificat d'inscription N° 0724 G 85412

Conditions d'abonnement pour 2024

4 numéros par an

France, Union Européenne..... 20 euros
Autres pays..... 30 euros

Par numéro ..... 6 euros.

Les demandes d'abonnement, ou de fourniture d'un numéro, sont à adresser à M. Schakhovskoy avec joint un chèque à l'ordre de « Union de la Noblesse Russe » et l'indication « achat du bulletin »

Routage par PARIS 14 CTC SR 206 Dépôt Légal N° 29415

ISSN 1760-9836

Союз дворян

UNION DE LA NOBLESSE RUSSE

N° 168

Mars 2024
Bulletin intérieur de l'Union de la Noblesse Russe

www.noblesse-russie.org

« Union de la Noblesse Russe »
Adresse : 29 Boulevard des Batignolles, 75008 Paris
Directeur de publication : D. Schakhovskoy

union.noblesse.russie@gmail.com

Parution trimestrielle
Prix du journal : Abonnement 20€ / an
CPPAP n° 0724 G 85412
Dépôt légal n° 29415

Союз Дворян №168 Март 2024 г.

Union de la Noblesse Russe N° 168 *Mars 2024*

Les articles publiés dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

СОДЕРЖАНИЕ / SOMMAIRE

Mot du Président — Pce Dimitri Schakhovskoy — 3
Слово от Предводителя — *Кн. Дмитрий Шаховской*

Dîner annuel de l'U.N.R. — Nestor Genko — 4
Ежегодный ужин Союза — *Нестор Генко*

Visite du Musée Historique de Bruxelles — Boris Kisselevsky — 5
Посещение Исторического Музея Брюсселя — *Борис Киселевский*

Le Héros d'Otchakov — Evgueni Yourkevitch — 7
Герой Очакова — *Евгений Юркевич*

Un Français ministre de la Marine impériale de Russie : — Vitaly Sytchev — 11
Француз министр Императорского Российского Флота: — *Виталий Сычев*

Chaliapine, une destinée entre Russie et Pays basque — Alexandre Miller de La Cerda — 20
Шаляпин, судьба между Россией и страной Басков — *Александр Миллер де Ла Серда*

Général Evgueni Karlovitch Miller — Vassili Kotschoubey — 28
Генеральный-лейтенант Евгений Карлович Миллер — *Василий Васильевич Кочубей*

Chronique généalogique, annonce de l'A.N.F. — 32
Генеалогическая хроника, объявление А.Н.Ф.

Communiqué UNR — 33

Le mot du Président

Chers amis,

Les temps restent décidément bien troublés. Chaque jour, ou presque, nous apporte son lot de nouvelles, bien souvent peu rassurantes pour l'avenir de nos enfants et petits-enfants. Les pays qui ont accueilli nos familles après la révolution de 1917 se métamorphosent à grande vitesse. Ils semblent bien fragilisés par toutes sortes d'évolutions, pour la plupart étrangères à notre mentalité, à notre culture, à notre respect de l'histoire.

Dans ce contexte agité, il me semble plus que jamais nécessaire de nous appuyer sur les traditions et la foi transmises par nos aïeux. C'est un héritage moral et spirituel dont nous connaissons la valeur et la solidité : il leur a permis de survivre et de reconstruire leur existence, dans des circonstances encore plus dramatiques que celles dans lesquelles nous vivons. Nous ne devons jamais l'oublier ni renier nos racines.

Quand ce bulletin paraîtra, nous serons dans le grand Carême de Pâques. C'est toujours l'occasion de rentrer en soi-même, de se repentir et de méditer sur l'imperfection de l'espèce humaine. Mais c'est aussi la promesse de la plus belle des espérances. Que la lumière de la Résurrection nous accompagne tous et nous guide vers des temps meilleurs.

Prince Dimitri Schakhovskoy,
Président de l'Union de la Noblesse Russe

⁂

СЛОВО ПРЕДВОДИТЕЛЯ

Дорогие друзья,

Времена остаются явно тревожными. Практически каждый день приносит нам свою долю новостей, зачастую не очень обнадеживающих за будущее наших детей и внуков. Страны, принявшие наши семьи после революции 1917 года, трансформируются с огромной скоростью. Похоже, они были ослаблены всевозможными событиями, большинство из которых чужды нашему менталитету, нашей культуре, нашему уважению к истории.

В этом неспокойном контексте кажется более необходимым, чем когда-либо, полагаться на традиции и веру, переданные нашими предками. Это моральное и духовное наследие, ценность и прочность которого мы знаем: оно позволило им выжить и восстановить свое существование в обстоятельствах, даже более драматичных, чем те, в которых мы живем. давайте жить. Мы никогда не должны забывать об этом или отрицать свои корни.

Когда появится этот бюллетень, нас ждет Великий Пасхальный пост. Это всегда время вернуться к себе, покаяться и поразмышлять о несовершенстве человеческого рода. Но это также и обещание самой прекрасной из надежд. Пусть свет Воскресения сопутствует всем нам и ведет нас к лучшим временам.

Князь Дмитрий Шаховской,
Предводитель Союза русского дворянства

Dîner annuel de l'Union de la Noblesse Russe

Ежегодный ужин Союза Дворян

24 Novembre 2023
Salons du Jockey Club de Paris

Cette année, nous nous sommes réunis dans un lieu "mythique", le Jockey Club.
Durant des décennies, ces salons ont été choisis par nos anciens pour notre dîner annuel.
Pour en bénéficier, un parrainage est nécessaire de la part d'un membre de l'U.N.R. faisant également partie du Jockey. Grâce à M. Boris Kisselevsky, nous avons pu renouer avec cette tradition.

Nous étions donc 70 personnes – un record ! – dans un cadre particulièrement agréable : élégant, vaste et nettement plus chaleureux que dans les souvenirs de certains d'entre nous. Après un sympathique cocktail, nous sommes passés à table pour savourer un dîner délicieux, accompagné de vins remarquables et impeccablement servi. Nul doute que nous reviendrons avec le plus grand plaisir…

Notre président, le Prince Dimitri Schakhovskoy, remercia le Général Guillaume de Chergé (représentant le Comte Patrick de Sèze, Président de l'Association d'entraide de la Noblesse Française A.N.F.) et son épouse d'avoir accepté notre invitation.

Dans son allocution, le Prince Dimitri Schakhovskoy rappela les liens qui unissent nos deux associations, fondés sur nos valeurs communes et notre combat pour leur préservation
Le Général de Chergé dans sa chaleureuse intervention (vaillamment terminée par quelques mots de russe) a souligné les convergences existant sur bien des points fondamentaux entre l'A.N.F. et l'U.N.R. et appelé de ses vœux l'organisation d'activités communes.
Une table nombreuse et animée réunissait nos jeunes membres avec des représentants de la jeunesse de l'A.N.F., dont le délégué « Jeunes » auprès de la Cilane, le baron Baudouin de Geyer d'Orth, prononça à son tour un petit discours particulièrement bien tourné.

Le temps a donc passé très vite dans une atmosphère particulièrement joyeuse. Sur le coup de minuit, nous nous sommes séparés, en souhaitant nous retrouver bientôt, par exemple à l'occasion d'une conférence, bien avant notre prochain dîner.

Le Secrétaire général de l'U.N.R.

Nestor Genko

Trésors de la Russie impériale
au musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire à Bruxelles, Belgique

ПОСЕЩЕНИЕ СОКРОВИЩА ИМПЕРАТОРСКОЙ РОССИИ В КОРОЛЕВСКОМ МУЗЕЕ АРМИИ И ВОЕННОЙ ИСТОРИИ В БРЮССЕЛЕ, БЕЛГИЯ

Par Boris Kisselevsky

Entrée des « salles russes » du musée à Bruxelles avec l'un des deux groupes de l'UNR

Avec deux groupes de 20 visiteurs chacun, la visite guidée le 3 février dernier de la salle des trésors impériaux russes du musée royal de l'armée et d'histoire militaire à Bruxelles organisée dans le cadre de l'UNR a fait carton plein.

Ces salles composent un ensemble impressionnant avec des pièces provenant d'anciens musées régimentaires, d'associations d'officiers de la garde impériale (lanciers, chevaliers-gardes, grenadiers…), du lycée impérial Alexandre et du Corps des Pages. De surcroit, en 2017 la salle russe s'est enrichie de trophées de concours hippiques militaires, de l'argenterie et de décorations ayant appartenu à deux officiers du régiment de cosaques Atamanski de la garde impériale, un régiment encore absent des collections. Il convient de noter que le dépôt au musée reste la propriété de l'Amicale des officiers du régiment et de leurs descendants.

Des Parisiens de l'UNR et des membres bruxellois et leurs amis se sont réunis autour de Daniel Stevens, ancien vice-président de l'association de la sauvegarde du patrimoine russe en Belgique (photo à gauche), qui a non seulement présenté les trésors réunis depuis 1936 à Bruxelles mais également expliqué le contexte historique de l'époque, soulignant le rôle crucial de la Garde Impériale russe dans les victoires de l'Armée, singulièrement lors de la bataille de Leipzig en 1813. Les souvenirs impériaux russes avaient été transférés de Yougoslavie en

France dans les années 1920 avant de rejoindre la Belgique après l'arrivée au pouvoir du « Front Populaire » en France en 1936. En effet nos ancêtres craignaient que le gouvernement de Léon Blum, soutenu par le parti communiste, ne décide de remettre ces trésors à l'URSS. Le Roi des Belges Léopold III a favorablement accueilli la requête des émigrés russes et leur a offert la sécurité et les vitrines du musée de l'Armée à Bruxelles pour les abriter.

Après la visite, les membres parisiens et bruxellois de l'UNR (ainsi que des résidents en Allemagne, au Royaume-Uni et au Luxembourg !) se sont réunis pour un déjeuner convivial. Le Conseil de l'UNR était représenté par son Secrétaire General, Nestor Genko et par votre serviteur. Un gouter a clôturé cette belle journée centrée sur l'histoire russe et le très riche patrimoine de la collection conservée à Bruxelles.

Il a été convenu avec Georges Woronoff, Président de l'Association de la Noblesse Russe résidant en Belgique, de reprogrammer une visite des salles, cette fois axée sur le jeune public pour rapprocher nos adolescents et jeunes des exploits de leurs ancêtres.

Une des deux « salles russes »

Le héros d'Otchakov

Le 6 décembre 1788, Sergueï Vassilievitch Nepeïtsyne n'a que dix-sept ans quand il participe à la prise de l'importante forteresse turque d'Otchakov sous les ordres du favori de Catherine II, Potemkine. Il va y laisser une jambe, mais ce n'est que le début d'une glorieuse carrière militaire qui va le conduire jusqu'à Paris en 1814.

T. S.

ГЕРОЙ ОЧАКОВА.

Евгений Юркевич,
кандидат исторических наук,
член Общества памяти Русской Императорской Гвардии,
соратник Российского Имперского Союза-Ордена

Ранения на войне могут быть разными. И переносить их люди могут по-разному. Бывает нередко, что жизнь их после ранения превращается в подвиг. Тяжелый, повседневный подвиг.

Один из подобных героев — Сергей Непейцын, герой нескольких войн, артиллерист, партизан...

Сергей Васильевич Непейцын родился в 1771 г. в имении Ступино Великолуцкого уезда Псковской губернии. В десять лет поступил в Артиллерийский и инженерный Шляхетный кадетский корпус — одно из престижнейших учебных заведений Петербурга XVIII века. Корпус располагался на Петроградской стороне, на берегу реки Ждановки. Его выпускников готовили прежде всего для службы в артиллерии и инженерных войсках, поэтому в корпусе основной упор делался на точные науки — математику, алгебру, геометрию. Кадеты также изучали металлургию, пороходелие, а также русский и иностранные языки, историю, географию. В числе предметов были также геральдика, фехтование, танцы.

Учился Сергей неплохо. В числе его одноклассников были два кадета, впоследствии немало прославившиеся. Одного из них, высокого силача, звали Василий Костенецкий. В учебе он не блистал, но зато любил подраться и безоглядно был верен кадетскому товариществу. Второй же кадет из будущих знаменитостей был тихим, молчаливым и усидчивым, не любил шалости и проявлял выдающиеся способности к

математике. Звали его Алексей Аракчеев. Василий Костенецкий не любил «зубрилу» Аракчеева и регулярно его бил. А вот Сергей Непейцын с Аракчеевым подружился и даже помогал ему в изучении немецкого и французского языков — при блестящих математических способностях филолог из Аракчеева был никудышный...

Сергей окончил Артиллерийский и Инженерный Шляхетный кадетский корпус в 1787 г. и был направлен в чине прапорщика в артиллерию Бугского егерского корпуса, которым командовал генерал-майор М. И. Голенищев-Кутузов. В 1787 г. началась очередная Русско-турецкая война (1787 — 1791 гг.). Непейцын неоднократно участвовал в стычках с турками. Но главный бой его жизни ждал его впереди…

Януарий Суходольский. Штурм крепости Очаков 6 декабря 1788 г. Холст, масло. 1853 г.

В начале июля 1788 г. пятидесятитысячная русская армия под командованием фаворитта Императрицы Екатерины II Григория Александровича Потемкина начинает осаду мощной турецкой крепости Очаков, которую оборонял гарнизон численностью около 15 тысяч человек. 6 декабря 1788 г., в сильный мороз, русские войска идут на приступ. Штурм яростный, кровавый. В числе штурмующих – и подпоручик Непейцын. Турецкая пуля раздробила Сергею Васильевичу коленную чашечку. Без сознания он пролежал, заваленный трупами, шесть часов. Лишь случайно, из-за стонов, Непейцына обнаружили солдаты похоронной команды…

Непейцин очнулся уже в Херсоне, где хирург ампутировал ему раненую ногу выше колена. В госпитале Сергей Васильевич получил Очаковский офицерский крест, орден Св. Владимира 4-й степени, а также солидную денежную сумму (за боевые отличия и ранение). В 1791 г. Непейцын приехал в Петербург, «просить места». Там он встретился со знаменитым русским механиком и изобретателем Иваном Петровичем Кулибиным, который сконструировал для Непейцына уникальный для своего времени

легкий протез из металла, дерева и кожи. С этим протезом, позволявшим ему ходить даже без трости, Непейцын не расставался до конца жизни.

В 1792 г. Непейцын возвращается на военную службу – в 4-ю подвижную инвалидную роту при Тульском оружейном заводе. В 1799 г. произведен в капитаны, в 1804 г. – в майоры. В 1806 г. отставлен от службы с производством в подполковники и награждением орденом Св. Анны 2-й степени. В 1807 г. назначается городничим в Великие Луки, где своей честностью и заботой о населении снискал искреннюю любовь и уважение. В 1811 г. он вновь выходит в отставку, но с началом Отечественной войны возвращается в строй – волонтером в 24-й егерский полк, входивший в состав 1-го корпуса генерала П. Х. Витгенштейна. Непейцын отличился в сражениях под Клястицами, Якубовым, Полоцком, Чашниками, Смолянами. А затем Непейцын стал партизаном, приняв под свое командование отряд из трех драгунских эскадронов, с которым громил французские обозы и гарнизоны, не давая покоя захватчикам.

С 12 сентября 1812 г. подполковник Непейцын был вновь зачислен на действительную военную службу, 21 сентября пожалован орденом Св. Георгия 4-й степени, а 1 октября произведен в полковники.

Сергей Васильевич Непенйцын (1771— 1848)

Об одноногом партизане стало известно Императору Александру, который повелел перевести Непейцына тем же чином, что было особой наградой (Обычно армейские офицеры, переходя в Гвардию, понижались на два чина), Лейб-Гвардии в Семеновский полк.

С Семеновским полком Непейцын прошел Заграничные походы, отличившись в сражениях при Кульме, Лейпциге, Париже, заслужив Золотое оружие и Кульмский крест. В 1816 г. Сергей Васильевич вышел в отставку с чином генерал-майора. Жил он в Петербурге, иногда наведываясь погостить к своему однокашнику, графу А. А. Аракчееву, в имение Грузино… Всесильный

Аракчеев не раз помогал Непейцыну и в служебных, и в личных делах. Граф, человек суровый и желчный, тем не менее всегда помнил добро. И одного из немногих друзей своей юности никогда не забывал...

В 1848 г. генерал-майор Сергей Васильевич Непейцын скончался. Погребен на Смоленском кладбище Санкт-Петербурга.

Прошло более 120 лет после его смерти. Казалось, имя Непейцына в Советском Союзе забыто навсегда. Но нет! В Ленинграде живет и работает в Эрмитаже выдающийся историк Владислав Михайлович Глинка (1903 - 1983). Однако он не только историк, он пишет прекрасные романы, посвященные малоизвестным эпизодам и личностям русской военной истории. Заинтересовала Глинку и судьба Непейцына. В 1966 г. в московском издательстве «Детская литература» выходит его книга «Повесть о Сергее Непейцыне», а в 1971 г. - ее продолжение — книга «Дорогой чести». В 1970-х гг. обе книги были переизданы, так как очень понравились читателям.

Но случилось непредвиденное…

В молодости, в 1920-х гг., Владислав Михайлович Глинка работал экскурсоводом в музеях пригородов Ленинграда. В том числе и в Грузино, бывшей усадьбе Аракчеева. И возненавидел Аракчеева всей душой. А однажды, работая в архивах, наткнулся на дружескую переписку Аракчеева с Непейцыным. А ведь в своих книгах Глинка показывал Аракчеева как врага Непейцына, которому граф всячески мешал. А из переписки выходило, что Непейцын и Аракчеев были давними и близкими друзьями…

И Владислав Михайлович Глинка… запретил своим потомкам и наследникам когда-либо переиздавать книги о Сергее Непейцыне… И как замечательно, что их можно найти в библиотеках, и, изредка — в букинистических магазинах…

Ну а портреты Непейцына, Аракчеева и Костенецкого, копию Очаковского креста и картину Януария Суходольского «Штурм Очакова» можно увидеть в Артиллерийском музее в Санкт-Петербурге.

ФРАНЦУЗ МИНИСТР ИМПЕРАТОРСКОГО РОССИЙСКОГО ФЛОТА:
МАРКИЗ ДЕ ТРАВЕРСЕ

Полная приключений жизнь маркиза де Траверсе, великого французского мореплавателя и исследователя XVIII века. Уехав из революционной Франции в императорскую Россию, он стал командующим Черноморским флотом и военно-морским министром.

Un Français ministre de la Marine impériale de Russie : le marquis de Traversay

Par Vitali Sytchev,

expert auprès de la Commission océanographique intergouvernementale de l'UNESCO, membre de la Société russe de géographie.

Avec le concours de L.G. Kolotilo.

Le marquis de Traversay, ministre de la Marine impériale, a suscité, en Russie, les rumeurs et les légendes les plus folles, parfois contradictoires. Le présent article vise simplement à lever un coin du rideau sur l'histoire d'un homme qui passe la première moitié de son existence dans la France turbulente de l'Ancien Régime et la seconde en Russie, où il finira ses jours avant de reposer éternellement dans la terre russe.

Le nom du marquis de Traversay est lié, d'une part, à une ère de grandes découvertes géographiques et de voyages autour du monde. D'autre part, selon de nombreux auteurs, la marine impériale de Russie est alors en déclin. Les bâtiments de la flotte de la Baltique se lancent rarement dans de longues expéditions, se contentant d'exercices de routine dans la partie orientale du golfe de Finlande, laquelle est ironiquement baptisée « la mare du Marquis » (allusion au titre de Traversay). Or, le marquis impose que les navires croisent dans la Baltique et le golfe de Finlande pour la protection des frontières et des objets les plus précieux durant la guerre contre Napoléon, qui menace d'attaquer Saint-Pétersbourg. Toutefois, les contemporains ont quelque peine à comprendre pourquoi la Marine impériale est placée sous le commandement d'un émigré français, sujet russe depuis moins d'un an…

La jeunesse du marquis

L'historienne Madeleine du Chatenet a consacré de nombreuses années à étudier la vie du marquis de Traversay, son ancêtre, et a fini par rendre publics, dans les années 1990, des documents d'archives concernant sa carrière avant la Révolution française. Elle a ainsi permis de reconstituer tout un pan de l'histoire et de l'action du cosmopolite avant l'heure que fut Jean-Baptiste Prévost de Sansac, marquis de Traversay, appelé simplement en Russie Ivan Ivanovitch. Elle rappelle ce qu'il a accompli en France, aux États-Unis, en Russie et dans les actuelles Finlande, Estonie et Ukraine[1]. Les souvenirs des contemporains en font un homme d'une grande intelligence, doté d'une bonne connaissance du monde et des hommes, ainsi qu'une âme charitable.

Jean-Baptiste de Traversay naît le 24 juillet 1754 dans les Antilles françaises, bien loin de la France et de la Russie. Son père, Jean-François Prévost, lieutenant dans la Marine royale française, rencontre sa future épouse, Claire du Quesne de Longbren, quand son navire vient jeter l'ancre dans un port de la Martinique. Jusqu'à l'âge de cinq ans, le petit Jean-Baptiste ne quitte pas les limites de la vaste plantation Quesne, dont sa mère a hérité.

Après l'installation de sa famille à Rochefort, où son père est nommé en 1766, Jean-Baptiste, garde marine, apprend dans cette ville tout ce que doit savoir un futur marin, dont l'astronomie, l'art des fortifications et l'hydrographie. Les élèves du collège savent qu'ils auront vocation à protéger les voies maritimes et les navires de commerce qui rapportent des colonies du sucre, du thé, de l'indigo, du coton, et s'en retournent chargés de blé et d'objets manufacturés. Dès ses premières traversées, le jeune marin connaît toutes les difficultés et les dangers du service ; il est notamment sauvé d'extrême justesse lors d'un naufrage.

Une belle carrière française

Les deux années suivantes, le jeune marin se rend à Saint-Domingue, puis à Lisbonne. Dans l'escadre de Louis d'Orvilliers, il prend part à des manœuvres dans l'Atlantique, avec des figures aussi célèbres que Bougainville, Latouche-Tréville, le marquis de Grasse, La Motte-Piquet. En 1773, il devient enseigne de vaisseau et reprend ses courses vers les Antilles, dans la mer des Caraïbes.

En 1776, son père, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, est nommé lieutenant général de Saint-Domingue. À la fin de l'été, au cours d'un de ces monstrueux orages

[1] Madeleine du Chatenet, *Traversay, un Français, ministre de la marine des Tsars*, Tallandier, Paris, 1996.

qui ne sont pas rares sous ces latitudes, Jean-François de Traversay est frappé par la foudre et rend l'âme le lendemain.

À l'âge de vingt-quatre ans, Jean-Baptiste est nommé premier officier à bord de la frégate *l'Iphigénie*, placée sous le commandement d'Armand de Coëtnempren, comte de Kersaint, qui s'est illustré par la prise à Ouessant de la corvette anglaise *Lively*. *L'Iphigénie* participe à la capture d'une corvette armée de dix-huit canons, le HMS *Cérès*, dont Traversay prend le commandement en décembre 1778, avec le grade de sous-lieutenant de marine. En mars 1781, il est à la tête d'une nouvelle frégate armée de vingt-six canons, *l'Aigrette*, et escorte une flottille de cent soixante-dix-huit navires de transport vers les Antilles. Un ordre secret lui prescrit d'apporter toute l'aide possible aux Insurgents américains. Le marquis collectionne vingt-deux trophées entre 1778 et 1783, pendant la Guerre d'indépendance américaine.

L'honneur lui échoit de prendre part à une bataille navale des plus déterminantes entre la France et l'Angleterre, celle de la baie de Chesapeake, qui, selon l'historien britannique Jenkins, allait changer la face du monde. À la fin de la campagne, l'amiral de Grasse adresse à son ministre, le maréchal de Castries, une recommandation pour que Traversay soit décoré. Ce dernier n'a que vingt-sept ans. La vaillance qu'il a montrée à la bataille de Chesapeake face à deux frégates ennemies, dit en substance Castries, la fermeté et la pertinence avec lesquelles il a rempli toutes les missions qui lui étaient assignées, le rendent digne, en dépit de ses jeunes années, de devenir chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

De retour en France, Jean-Baptiste s'empresse de rejoindre, à Rochefort, sa fiancée, Marie-Madeleine de Riouffe, fille unique de l'amiral Jean-Joseph de Riouffe, chevalier de l'Ordre militaire et royal de Saint-Louis. Le mariage a lieu le 1er septembre 1783 dans l'église Saint-Louis de Rochefort. Marie-Madeleine apporte à son époux une dot substantielle.

L'année suivante, Traversay hérite du patrimoine familial à la mort de son oncle, le lieutenant-colonel de cavalerie Louis-Abraham, chevalier de Traversay, frère aîné de son père, et devient le tuteur de ses enfants. Les époux passent une année entière à toucher leur héritage et à mettre en ordre leurs affaires.

Le marquis de Vaudreuil, commandant d'escadre et supérieur direct de Traversay, a adressé, depuis son retour d'Amérique, maintes requêtes en faveur d'une promotion de Jean-Baptiste. Il précise qu'au tempérament actif de cet officier s'ajoute une rare profondeur de connaissances. En mai 1786, Jean-Baptiste de Traversay est promu major par un édit de Louis XVI, puis, en décembre de la même année, il devient capitaine de vaisseau.

En septembre 1787, sur les instances de son cousin Pierre Charles Prévost de Sansac, comte de Touchimbert, officier du régiment d'infanterie de Turenne, Jean-Baptiste présente au

roi ses titres de noblesse, et le souverain lui propose d'être le gardien de la mémoire de son ancêtre Louis de Sansac. Il devient, dès lors, Jean-Baptiste Prévost de Sansac, marquis de Traversay. Par la suite, il conservera et emportera en Russie des lettres qui permettent de suivre les préparatifs et le déroulement de la cérémonie. Sur la base de ces correspondances, il obtiendra en Russie la confirmation de ses origines, ainsi que le droit de jouir de son titre, très « exotique » pour ce pays, et comptera parmi les membres de la noblesse russe.

Durant l'automne 1788, Traversay, commandant de la frégate *l'Active*, escadre Pontévès Gien, entreprend son dernier voyage au long cours et, pendant plus de vingt mois, croise au large des Antilles. L'Amérique réserve un chaleureux accueil aux officiers français, leur témoignant sa gratitude pour leur aide dans sa conquête de la liberté. Toutefois, au nom de cette même liberté, les officiers sont en butte à des offenses aux Antilles, où est parvenu l'écho de la tempête révolutionnaire qui se lève en France. Les canonnières d'une brigade d'artillerie mutinée ouvrent le feu sur *l'Active*, alors que le navire quitte le port de Fort-Royal[2], le 15 avril 1790, transportant un groupe de mutinés que le gouverneur renvoie en France. La frégate parvient à éviter les tirs et le voyage se déroule sans plus de mésaventures.

Le 24 avril 1790, pour ses vingt-cinq ans de service dans la Marine française, Traversay demande au commandant de Rochefort une permission pour raisons de santé. Il gagne le Poitou où l'attend son épouse. À Rochefort, les événements ne tardent pas à prendre une vilaine tournure : les troubles sur les navires et dans les ports se changent en véritable rébellion.

Une proposition inattendue

À la fin du mois d'octobre 1790, en compagnie de sa femme enceinte et de leur petite fille, Claire, née en 1885, Traversay prend la direction de Paris, où il rencontre le prince Charles de Nassau-Siegen, brave parmi les braves, qui a participé au tour du monde de Bougainville et gagné de nombreuses batailles navales. Il commande alors la flotte de galères de la Baltique et propose à Jean-Baptiste de passer au service de la Russie.

Ayant obtenu l'autorisation du roi de partir en Suisse, la famille de Traversay quitte à jamais Paris par un soir de décembre 1790. En chemin, à proximité de Moudon, Marie-Madeleine donne naissance, le 10 mars 1791, à un fils baptisé Jean François en l'honneur de son grand-père. Jean-Baptiste, qui a attendu la naissance de son fils, laisse sa famille à l'abri en Suisse et part pour la lointaine Russie. À son arrivée, Catherine II ordonne qu'il soit affecté à une escadre de plusieurs bâtiments et galères de la Baltique, dans la forteresse maritime de

[2] Aujourd'hui Fort-de-France.

Rotchensalm (aujourd'hui Kotka). Elle le nomme ensuite commandant de la flotte de galères ; il devient alors capitaine, avec rang de général-major, puis, très vite, contre-amiral. Cependant, en France, les passions révolutionnaires se déchaînent. Traversay espère encore que la monarchie y sera restaurée. À l'automne, il demande une permission et part rejoindre sa famille en Suisse. Convaincu de l'inanité de ses espoirs, il retourne en Russie en 1794, avec les siens.

Amiral de la Marine impériale de Russie

Sous le règne de l'empereur Paul Ier, Traversay est nommé commandant du port stratégique de Rotchensalm et d'une escadre de galères sur la Baltique. Il s'attache à fortifier le port. Son escadre effectue annuellement des manœuvres, de Rotchensalm à Saint-Pétersbourg et retour. Son épouse Marie-Madeleine meurt en couches, à l'âge de trente-sept ans, laissant trois enfants : Claire, Jean-François et un nouveau-né, Alexandre. Un mois plus tard, Claire, qui a onze ans, entre à l'institut Smolny[3].

En 1797, le marquis est promu au rang de vice-amiral, puis, aux premiers jours du règne d'Alexandre Ier, en 1801, il devient amiral.

Peu auparavant, Traversay a fait la connaissance de Louise, benjamine des six enfants du couple suédois que forment Kaarle Bruun et Élisabeth Fabritius. Le marquis a quarante-six ans, elle en a dix-neuf, elle est jolie, intelligente et d'une parfaite éducation. Quatre ans après le décès de sa femme, ayant demandé, comme il se doit, l'autorisation de l'empereur, Jean-Baptiste de Traversay épouse Louise Ulrique de Bruine, le 17 mai 1800, à l'église luthérienne de Fredrikshamn.

Commandant en chef des ports de la mer Noire

Le journal du marquis nous apprend que, le 24 décembre 1801, il est convoqué à Saint-Pétersbourg où le ministre de la Marine, N.S. Mordvinov, lui annonce qu'il va être nommé commandant de la flotte de la mer Noire. Devenu en outre gouverneur militaire de Sébastopol et Nikolaïev, le marquis a la charge, au cours des sept années suivantes, de la flotte et des ports de ce littoral, d'Izmaïl à la presqu'île de Taman, ainsi que de ceux de la mer d'Azov qui vont se transformer à vue d'œil. Nikolaïev devient bientôt un très important arsenal. Le *Contemporain* écrit : « La situation de Nikolaïev a fortement changé en mieux depuis 1802, où le marquis de Traversay fut nommé commandant en chef de la flotte de la mer Noire ». Pour

[3] Prestigieux institut pour jeunes filles nobles, à Saint-Pétersbourg.

son action en faveur de la garnison russe et de l'escadre de l'amiral D. Seniavine dans les îles Ioniennes, Traversay est décoré, en 1804, de l'Ordre de Saint-Alexandre Nevsky.

L'amiral Ivan Ivanovitch, marquis de Traversay

Quand éclate la guerre russo-turque de 1806-1812, en sa qualité de responsable militaire de la Crimée et de la presqu'île de Taman, Jean-Baptiste renforce le littoral de la mer Noire. Il dirige la construction de nouveaux navires et, pour détourner l'attention des forces navales turques lors des opérations de l'escadre de Méditerranée, il monte une expédition contre la forteresse turque d'Anapa, qui lui vaut, en 1807, l'Ordre de Saint-Vladimir de 1re classe.

Peu après l'arrivée du marquis de Traversay à Nikolaïev, un autre Français, le duc Armand de Richelieu, est nommé gouverneur militaire et civil d'Odessa. Une abondante correspondance de ces deux natifs de France, qui œuvrent à la création de ports militaires et de commerce en Nouvelle-Russie, a pu être conservée. La première lettre de Richelieu est portée à Nikolaïev par le voyageur et diplomate français Jean de Reuilly, qui a accompagné Richelieu, en 1803, de Saint-Pétersbourg à Odessa. Dans son *Voyage en Crimée*, Reuilly brosse un portrait du marquis : « La flotte de la mer Noire […] est sous les ordres du marquis de Travers***e***y [*sic*], Français, depuis vingt ans au service de la Russie, et qui passe pour un des marins les plus distingués. Il est petit, parle avec vivacité et clarté, comme un homme chez lequel les idées abondent et se classent parfaitement. Il a toutes les manières d'un homme bien né ; il est chéri de tous ceux qui servent sous ses ordres. La bienveillance avec laquelle il m'a accueilli, prouve qu'il n'a point oublié qu'il est né Français »[4].

[4] Jean de Reuilly, *Voyage en Crimée et sur les bords de la mer Noire pendant l'année 1803*, Paris, 1806, BNF ark:/12148/bpt6k503958c, pp. 209-210.

On prétend qu'en 1807, Napoléon aurait proposé à Traversay de reprendre du service dans la Marine française, mais qu'il aurait essuyé un refus. Le nouveau pouvoir en France exige alors que tous les Français, où qu'ils soient, rentrent au pays. Beaucoup s'inclinent ; le marquis, lui, se montre récalcitrant. Dès lors, il est un émigré et ne peut plus regagner sa patrie.

Ministre de la Marine impériale de Russie

Une fois achevée la guerre contre la Suède, l'empereur nomme Traversay, en 1809, intendant du ministère de la Marine et, l'année suivante, membre du Conseil d'Empire. Quelques jours après être devenu sujet russe, le marquis reçoit, le 22 mai 1811, les insignes de l'Ordre de Saint-Alexandre Nevsky, *avec diamants*, et, à la fin de l'année, il devient ministre de la Marine.

Le nom du marquis de Traversay est indissolublement lié à « l'âge d'or » des découvertes géographiques et des voyages autour du monde. Des figures aussi célèbres en Russie qu'Ivan Krusenstern, Vassili Golovine, Gavriil Sarytchev, Otto von Kotzebue, œuvrent sous sa conduite. Le ministre conçoit dans les moindres détails l'expédition de l'Antarctique, depuis l'aménagement des bateaux, l'approvisionnement et la formation des équipages, jusqu'aux instructions rédigées de sa main, ainsi qu'aux demandes, formulées en russe, français et allemand, d'apporter tout le concours possible aux navigateurs.

En mars 1821, la seconde épouse du marquis s'éteint à son tour. Le ministre fait transporter son corps en son domaine de Romanchtchina, exécutant par là sa dernière volonté et pour que ses cendres, à l'avenir, reposent aux côtés des siennes, indique-t-il dans son journal. Lui-même reste à Romanchtchina qui, dès lors, devient l'état-major et la résidence du ministre de la Marine de Russie. Il y reçoit des nouvelles des expéditions russes les plus célèbres et favorise la publication des rapports rédigés par leurs commandants. Lisant, le 10 avril, à Romanchtchina, un rapport de F. Bellingshausen, il décide de ne pas en faire un secret et en adresse aussitôt la partie la plus importante à la revue pétersbourgeoise *Le Fils de la Patrie*. Grâce à cette publication indiquant les coordonnées précises des navires, les Russes sont considérés, dans le monde scientifique, comme les premiers à avoir entrevu le continent de glace.

Les sloops de F. Bellingshausen et de M. Lazarev, le *Vostok* et le *Mirny*, rentrent au port, à Cronstadt, le 24 juillet 1821, après un voyage autour du monde qui a duré 751 jours. Dès le 28, le ministre envoie au souverain, depuis Romanchtchina, une proposition de décorer les chefs de l'expédition.

À Romanchtchina

Alexandre Ier et sa suite passent à Romanchtchina la nuit du 12 au 13 septembre 1821. Pour avoir organisé de très nombreuses expéditions, notamment pour la part active qu'il a prise à la préparation de celle de Bellingshausen et Lazarev, le ministre de la Marine est décoré de l'Ordre de Saint-André-le Premier Appelé, la plus haute distinction de l'empire de Russie. Puis, à Saint-Pétersbourg, l'empereur tient la promesse faite au marquis : il reçoit les commandants de l'expédition de l'Antarctique et les décore.

Jusqu'à ses derniers jours, Traversay tient un journal conservé aux Archives nationales de la Marine, à Saint-Pétersbourg, et qui reste à étudier. Parmi les correspondants du marquis, on trouve les empereurs Paul Ier et Alexandre Ier, des chefs militaires russes célèbres de la première moitié du XIXe siècle, tels que M. Koutouzov, P. Tchitchagov, D. Seniavine, ainsi que nombre de compatriotes et de parents[5].

Il apparaît qu'Alexandre Ier s'est rendu dix fois[6] à Romanchtchina ; dès que l'empereur quittait Saint-Pétersbourg, il ne manquait jamais de rendre visite à son ministre retiré des affaires, au point de séjourner dans le domaine de celui-ci plus souvent qu'à Moscou.

En 1824, Jules, neveu du marquis, officier de marine et fils aîné d'Auguste de Traversay, le frère de l'amiral, arrive à Romanchtchina. Dans une lettre à son père, il fait le portrait de son oncle, un homme qui n'est pas riche, car sa droiture et sa noblesse ne lui permettent pas de profiter de tous les avantages de sa position. Il explique par cette retenue l'accord indéfectible qui règne entre lui et les Russes. Jean-Baptiste ne fait pas d'envieux, il jouit d'un respect unanime, son nom est honoré. Ses enfants déplorent sa modestie : il n'a jamais rien demandé au souverain.

L'amiral de Traversay occupe le poste de ministre de la Marine jusqu'au 29 mars 1828, bien qu'il soit « à la retraite » depuis le mois de novembre 1821. Il passe les dix dernières années de sa vie dans cette Romanchtchina si différente de la Martinique de son enfance. Il s'y éteint en mai 1831 et y est inhumé aux côtés de son épouse.

Le souvenir

Le marquis et son œuvre sombrent dans l'oubli pour de longues années. On les mentionne après la guerre de Crimée en Russie et au XXe siècle en Union soviétique pour les

---

[5] Voir Vitali Sytchev, *« Markizova louja ». Leguendy i pravda o rossiïskom morskom ministrié markizié de Traversié* [La « mare du Marquis ». Vérité et légendes sur le marquis de Traversay, ministre de la Marine de Russie], Premium-Press, Sankt-Peterbourg, 2014.

[6] Rossiïski gosoudarsvtenny arkhiv Voïenno-morskogo flota [Archives nationales de la Marine], F. 315, OP. I, D. 22O, L. 149ob.

dénigrer. Pas un mot non plus en France, où l'on ignore les détails de sa biographie, et d'autant plus ses états de service dans la Marine impériale de Russie.

Tout change avec la redécouverte de la tombe du marquis et de son épouse au village de Romanchtchino, district de Louga, à cent dix kilomètres de Saint-Pétersbourg. L'histoire de l'amiral est d'abord connue de la population locale, puis plus largement en Russie et, peu à peu, la Russie et la France se mettent à en honorer la mémoire.

Le souvenir de l'apport de la Russie et de la France à l'exploration de l'océan Austral demeure sur la carte du monde après l'expédition de Bellingshausen et Lazarev, dans les années 1819-1921, organisée et préparée par le ministre de la Marine Traversay. Les navigateurs ont donné le nom de Traversay à un groupe d'îles découvertes au cours de leur voyage. Le nom du marquis unit en quelque sorte les deux pays qu'il tenait pour ses deux patries.

La première lui a donné la vie, une famille et une éducation. Il le lui a rendu en laissant le seul nom français sur la carte de la première expédition scientifique en direction de l'Antarctique. En France, une rue de Rochefort porte le nom du marquis, et Paris abrite une Association Amiral de Traversay.

Sur sa seconde patrie, Jean-Baptiste écrit en russe : « En Russie, j'ai trouvé la Fortune, une épouse, les faveurs et l'honneur, qui m'ont permis de compter à jamais parmi les défenseurs et les sujets de ce pays ». Le savoir acquis en France dans sa jeunesse a aidé le ministre à organiser les plus célèbres voyages de navigateurs russes autour du monde. Par ses œuvres, le marquis a gravé son nom dans l'histoire géopolitique et géographique de la Russie.

Vue des îles de glace le 4 mars 1820, aquarelle de l'album de P. Mikhailov, expédition Bellinghausen

ШАЛЯПИН «КОРОЛЬ БАС»,
СУДЬБА МЕЖДУ РОССИЕЙ... И СТРАНОЙ БАСКОВ!

Ни один трагик, ни один лирический актер не поднялся в то время так высоко, но и никто, несомненно, не начинал с низшего, преодолевая бесчисленные трудности, пользуясь своим единственным и изначальном добром: своим голосом, необычайной стойкостью, от которого он сказал: «Я обладал выносливостью верблюда и мог петь двадцать четыре часа подряд».

Chaliapine, le « roi des basses »,
une destinée entre Russie… et Pays Basque !

Alexandre de Miller de La Cerda
de l'Académie des Jeux Floraux et de
l'Academia de la Diplomacia del Reino de España
Médaille Pouchkine
et lauréat de l'Académie Française

Sans lui, l'art lyrique du XXème siècle n'aurait sans doute pas été tout à fait le même. Fédor Chaliapine, immense célébrité en son temps et pourtant autodidacte, fut parmi les premiers à associer une voix extraordinaire à une présence scénique et une intelligence des rôles qui participèrent de sa renommée. Le 150ème anniversaire de sa naissance vient d'être marqué au cours d'une brillante soirée au château du marquis d'Arcangues (près de Biarritz) qui garde encore un autoportrait du grand chanteur laissé lors d'une de ses visites dans les années vingt. [1]

Chaliapine racontait volontiers des traits de son enfance et de sa jeunesse qu'il réunira en un récit publié chez Plon sous le titre *"Pages de ma vie"*.
Nul tragédien, nul comédien lyrique, à cette époque, n'était monté si haut, mais nul, sans doute, n'était parti de plus bas, surmontant d'innombrables difficultés en tirant parti de son seul et unique bien à l'origine : sa voix, d'une résistance peu commune, et dont il avait dit *« J'avais l'endurance d'un chameau et pouvais chanter vingt-quatre heures de suite ».*

Fédor – Théodore - Chaliapine était né le 13 février 1873 à Kazan, actuelle capitale du Tatarstan qui fait partie de la Fédération de Russie. La famille de son père, Ivan Yakovlevich Chaliapine, appartenait à la paysannerie de Viatka, province de la Russie d'Europe située à près de mille km de Moscou. Le père était greffier au zemstvo (sorte d'assemblée provinciale dans l'Empire russe) du district de Kazan. D'après les photos, c'était un bel homme, mais assez porté sur la vodka, ce qui rendait la vie difficile à son épouse, issue comme lui d'une modeste condition paysanne, ainsi qu'à ses enfants, deux garçons et une fille.

[1] Chaliapine, tout comme Stravinsky et le chorégraphe Georgi Balanchine, à l'égal de Ravel et de combien d'autres, étaient reçus par le marquis Pierre d'Arcangues qui orchestrait depuis sa somptueuse demeure la vie culturelle et artistique de Biarritz et de la région.

Le petit Fédor était destiné à l'artisanat. Après l'école paroissiale, il tâta d'un atelier de cordonnerie, puis de tourneur avant d'occuper le poste de son père en 1887, pour un salaire de 10 roubles par mois.
Ces difficiles années d'enfance virent naître sa vocation comme il le relate dans ses mémoires : *« Je reçus les premières « brûlures » du théâtre quand j'avais huit ans, pendant les grands froids de Noël. C'est, en effet, dans une baraque de Noël que je vis pour la première fois Jacob Ivanovitch Mamonov, acteur connu à cette époque dans la région de la Volga sous le nom de Iachka, comme chanteur forain et comme clown.*

En fait, le chant lui vint en quelque sorte tout seul : *« Souvent je chantais avec ma mère qui avait un joli talent d'amateur. Sa voix était simple, paysanne, mais agréable. Nous chantions souvent des airs populaires russes, en accordant nos voix. Le chant, je le répète, me venait tout naturellement et tout ce qui était mélodie me charmait et m'enchantait.* (…) *Un jour d'hiver, je patinais avec des patins de bois sur une place de Kazan, là où se trouvait la vieille et magnifique église de Saint-Varlaam. J'étais transi de froid et je voulus me réchauffer. Poussé par ce désir profane, j'entrai dans l'église. C'était l'heure des prières du soir. J'écoutais chanter le chœur. Pour la première fois de ma vie, j'entendais un chant harmonieux composé de plusieurs voix. Ce n'était pas seulement un chant à l'unisson ou en tierce, comme je le faisais avec ma mère ; les sons se combinaient en un tout harmonique. (indéfinissable.) Je trouvai cela surprenant, merveilleux. (...) M'approchant du chœur, je fus stupéfait d'apercevoir des garçons qui avaient à peu près mon âge. Ils tenaient devant eux un papier couvert de signes mystérieux, ils avaient les yeux fixés sur lui et leurs voix émettaient les sons les plus agréables. J'ouvris la bouche toute grande, tant j'étais étonné. J'écoutai, j'écoutai longtemps et je revins tout songeur à la maison.*
Ce sont des enfants de mon âge qui chantent, me disais-je, des gamins comme moi. Pourquoi ne chanterais-je pas moi aussi dans un chœur ? (...) Bientôt le hasard me favorisa et me fit entrer dans un chœur d'église. Avec quelles délices j'appris que la musique écrite existait et que les notes étaient transcrites avec des signes particuliers que j'avais jusqu'alors ignorés ! Moi aussi, je les appris ! Moi aussi, les yeux fixés sur le papier aux portées merveilleuses, je pus émettre d'agréables sons... »

Dans un chapitre de ses mémoires intitulé *« L'obsession musicale du peuple russe »*, il relatera un fait qui lui paraissait tout à fait typique de la vie russe : *« j'ai été encouragé à faire du chant par de simples artisans russes, et mon apprentissage lyrique a eu lieu dans une église russe, dans un chœur d'église. Entre ces deux faits il y a un lien intérieur profond. Les Russes chantent en effet depuis leur naissance. Dès le berceau. Ils chantent toujours. Il en était ainsi du moins à l'époque de mon adolescence. Ce peuple, qui souffrait au plus profond de son être, chantait des chansons douloureuses ou désespérément gaies ».*
Et Chaliapine de regretter l'évolution de cet art musical populaire au moment où il écrivait ses mémoires, c'est-à-dire au moment du soviétisme triomphant qui avait banni les vieilles mélodies religieuses ou profanes : *« Comment se fait-il qu'il – le peuple - ait oublié ces chansons et se soit mis à chanter des tchastouchki, des refrains d'une banalité insupportable et navrante ?* (...)
Bien que je ne crois pas être un homme religieux au sens où on l'entend généralement, chaque fois que j'entre dans une église et que j'entends chanter Christ est ressuscité*, j'ai l'impression que je m'élève, pour un moment, et que je ne sens plus le sol.* (…) *Il n'y a pas de mots humains pour exprimer cette mystérieuse alliance dans le chant liturgique russe de ces deux éléments de joie et de tristesse, pour dire où est la ligne de démarcation et comment on passe de l'un à l'autre, insensiblement. Il y a beaucoup d'heures amères ou sereines dans la vie de l'homme, mais la vraie résurrection est dans le chant. »*

La carrière artistique de Chaliapine avait débuté en 1889, à Kazan puis à Oufa où il entra en septembre 1890 dans la chorale d'une troupe d'opérette comme seconde basse. Mais c'est lorsqu'il gagna Saint-Pétersbourg en 1894, puis Moscou, que débuta réellement sa carrière grâce à sa rencontre avec le mécène Savva Mamontov, richissime constructeur de chemins de fer et amoureux fou des belles voix, qui possédait un théâtre à Moscou et parraina Chaliapine dans son ascension artistique.
Après un début dans *« La Vie pour le Tsar »*, où *« l'originalité puissante »* du nouveau Soussanine avait été soulignée par la critique, Chaliapine, ayant à aborder le Méphistophélès de Faust, osa cette fois demander carte blanche pour l'incarner à son idée : costumes, gestes, diction, et tout autrement que selon la tradition. Mamontov frémit d'abord, mais voulut en courir la chance ; et l'effet fut tel que, pris d'enthousiasme comme tout le public, il s'écria : *« Fedenka, vous pouvez faire tout ce qui vous plaira dans ce théâtre. S'il vous faut des costumes, dites-le, on vous en donnera. Si vous désirez monter une œuvre nouvelle, nous la monterons »*.
Chaliapine profita aussitôt de sa liberté, non seulement pour travailler tous ses rôles, pour fréquenter plus que jamais les ateliers et les bibliothèques, mais encore pour imposer les grandes œuvres russes. Il créa Ivan le Terrible de la *Pskovitaine*, il fut Boris Godounov (1898), Dosithée de la *Khovanchtchina*, le Varègue de *Sadko*, il fut le Salieri de *« Mozart et Salieri »*... Et plus il les incarnait, ceux-là et les autres, les Français et les Italiens, plus il restait convaincu de ces deux principes :
- au point de vue du jeu : qu'il est parfaitement possible de concilier les caractères de l'opéra et du drame, mais à condition de ne pas *« accentuer les moments lyriques aux dépens des éléments dramatiques, ce qui affaiblit l'opéra en le dépouillant de son âme »* ;
- et, au point de vue du chant : *« qu'à l'opéra, l'artiste doit non seulement chanter, mais encore jouer son rôle à la manière dramatique »*.
Mais Chaliapine jouissait encore d'autres dons artistiques, il dessinait très bien, on garde de lui quelques autoportraits, et il s'était même essayé à la sculpture.
Rien d'étonnant, donc que sa période moscovite *« au cours de laquelle je trouvai enfin ma véritable voie et donnai une forme définitive à mes aspirations jusqu''alors inconscientes, fut marquée par l'heureuse influence de quelques artistes russes remarquables. Après le drame russe, si grand et si véridique, l'influence de la peinture tient la première place dans ma biographie artistique. Avec mon goût naïf et primitif qui avait tellement amusé Mamontov à Nijni-Novgorod, je n'aurais jamais pu créer les personnages qui me valurent la gloire. Pour atteindre pleinement à la vérité et à la beauté scéniques, vers lesquelles je tendais, je devais absolument me pénétrer de la vérité et de la poésie de la peinture digne de ce nom.*
Dans l'entourage de Mamontov, je ne rencontrai que des hommes de talent, ceux qui étaient en train de renouveler à cette époque la peinture russe. J'eus le bonheur de m'instruire beaucoup auprès d'eux.
C'étaient Serov, *Levitan, les frères Vasnetsov, Korovine, Polienov, Ostroukhov, Nesterev et ce même Vrubel dont la « Princesse lointaine » m'avait paru si laide. Par la suite*, poursuit Chaliapine, *presque tous ces artistes me prêtèrent leur concours pour la mise en scène de mes spectacles de Moscou »*.

Dès lors, adulé sur toutes les scènes internationales, sa renommée ne se démentira pas jusqu'à sa fin en 1938.
Rien qu'à l'Opéra de Paris, il débuta en mai 1907 dans des extraits de la *Khovanchtchina* de Moussorgsky, lors des concerts historiques russes organisés par Gabriel Astruc. Il participa à la première le 19 mai 1908 de *Boris Godounov* de Moussorgsky, avec la troupe de l'Opéra Impérial de Moscou, dans une production de Serge de Diaghilev, qu'il interprétera six fois jusqu'en juin 1908, ainsi que l'année suivante où il chantera également lors d'un gala donné pour les sinistrés

de Marseille. Avec la troupe de l'Opéra de Monte-Carlo, il chantera en mai 1912 dans le *Mefistofele* de Boito, et Don Basile dans le *Barbiere di Siviglia* de Rossini.

Après la révolution, il retrouvera l'Opéra de Paris dans *Boris Godounov* et *La Khovanchtchina* en 1924 et 1925. On l'entendra également à l'Opéra-Comique dans le *Don Quichotte* de Massenet, le Don Basile du *Barbiere di Siviglia* de Rossini. Il participa à la première le 23 mai 1932 du *Prince Igor* de Borodine ; le 3 juin 1932 de *Mozart et Salieri* (Salieri) de Rimski-Korsakov ; le 20 juin 1932 de *Boris Godounov* qu'il chanta également en 1935.

Car, entre-temps, la barbarie s'était emparée de la Russie…
En fait, tout en ayant largement profité du système impérial russe qui favorisait les artistes – en dehors des cachets qui lui assurèrent une très coquette fortune, il reçut même comme présent de l'empereur Nicolas II une montre en or – notre Chaliapine était d'humeur libérale, voire socialisante, grand ami de l'écrivain Gorki avec qui il avait parcouru la Russie méridionale dans sa jeunesse.
Il fut donc d'autant plus ulcéré quand la révolution lui enleva tous ses acquis alors qu'il avait une grande famille à nourrir : il dit un jour à ma tante Sophie qu'il *« ne voulait pas chanter pour une livre de farine »*.
Certes, au début, Chaliapine, *« dans sa naïveté »* comme il le raconte, *« voulait encore espérer que la révolution rénoverait, renforcerait et relèverait sa patrie*, mais Maklakov, avocat libéral et maçon lié au Gouvernement provisoire, l'avertit en ces termes : *« Il n'y aura pas un seul homme, non, pas un seul, qui échappera à la souffrance »...*
Et Chaliapine poursuit : *« La révolution poursuivait sa course à toute vapeur. Le régime s'installait, semblait se renforcer et se retrancher dans ses forteresses, protégé par la milice, la Tchéka et l'armée, mais la vie, la vie matérielle des habitants auxquels le régime avait promis le bonheur, devenait de plus en plus misérable. On descendit la pente. Le spectre de la famine apparut dans les villes. On vit des chevaux efflanqués, abandonnés par leurs maîtres, recroqueviller leurs pieds sous leurs ventres creux. Des citoyens compatissants, s'étant procuré une poignée de foin, leur mettaient sous le nez cette maigre pitance, mais les pauvres bêtes avaient déjà les yeux gélatineux, elles ne voyaient ni ne sentaient plus ce foin — c'était l'agonie... Et alors, tard dans la nuit ou de grand matin, des personnes sortant de leurs ruelles venaient découper au canif quelques filets de l'animal... »*
Chaliapine et sa famille furent soumis aux perquisitions et à des vexations de toutes sortes. Il tomba sérieusement malade. Et la situation matérielle de sa famille devint très critique : *« il n'y avait plus à la maison suffisamment de farine, de sucre, de beurre. Plus d'argent non plus, et, d'ailleurs, il ne valait plus grand-chose. Nous vîmes arriver au théâtre des politiciens - communistes très avancés, d'anciens accessoiristes, qui, prenant des mines allongées, se mirent à dire que l'art des acteurs d'opéra n'était qu'un art bourgeois dont le prolétariat n'avait que faire, que ces acteurs recevaient des rations en pure perte. De jour en jour le travail devint plus pénible, plus désagréable »*.
Finalement, Chaliapine réussit à quitter l'URSS avec sa famille, sauf une de ses filles, déjà mariée, et sa première épouse, restées sur place.
Car, en ces temps-là, *« Ce n'est pas une poignée d'hommes autour d'un principe mort, renversés par l'Histoire, qui a quitté la Russie, mais toute la fleur du pays, tous ceux qui avaient pour tâche de diriger sa vie »*.
La débâcle des armées blanches fut favorisée par la duplicité de certains gouvernements occidentaux et le financement de Lénine et de ses bolcheviks par les banques, entre autres

américaines.[2] Et si, en exil, quelques rares fortunes se maintinrent, beaucoup occupèrent dans la dignité des emplois très modestes.
A cette *fleur du pays* contrainte à l'exil - du moins ceux qui purent quitter leur pays dans des difficultés invraisemblables – se joignirent de nombreux éléments populaires, notamment des « stanitzas » (villages) entières d'agriculteurs cosaques. Une grande partie des fugitifs prirent la destination de la France, l'alliée de la Russie, pour laquelle l'armée de Nicolas II s'était littéralement sacrifiée en s'engouffrant dans l'impréparation en Prusse-Orientale pour y fixer les troupes allemandes et les empêcher de prendre Paris en 1914, permettant le « miracle » des Taxis de la Marne. [3]
Certains exilés russes parvenus en France choisirent alors la côte basque, qu'ils avaient connue en des temps plus heureux. Le prince Youssoupoff continuait de villégiaturer à Biarritz et le grand-duc Dimitri inspirait à Chanel son emblématique *« n°5 »*. Les Ballets Russes se produisaient à Bayonne et à Saint-Sébastien ; Stravinsky s'était établi au chalet *« Les Rochers »* au quartier Saint-Charles où il composait *« Mavra »* avant de revenir diriger son *« Oiseau de Feu »* au théâtre du Casino Municipal alors que les cabarets russes ne désemplissaient pas, en particulier la *« Villa Belza »* russifiée par le Pétersbourgeois Beliankine sous le nom de *« Château basque »*… Et que Ravel sifflait à sa fenêtre quelques notes d'une symphonie de Borodine !.

Chaliapine en famille à Paris

[2] Il est avéré que la Chase National Bank de New York possédée par J.P. Morgan et l'American International Corporation formée en 1915 par les *« Morgan interests »* avec la participation enthousiaste des Rockefeller et des Stillman groups afin de financer la révolution russe, ont œuvré puissamment. Le paiement de 20 millions $ US fait aux bolcheviks par Elishu Root, avocat de la Kuhn Loeb & Company et ancien ministre d'État, par le biais d'un « fond spécial de guerre », est répertorié dans les archives du Congrès du 2 septembre 1919.

[3] Il y aura encore la percée du général Broussiloff en 1916 vers les armées austro-hongroises qui allégera une nouvelle fois le front occidental du poids militaire allemand.

Une nouvelle vie pour Chaliapine

Parti de Russie à l'été 1922, Chaliapine s'installa d'abord à Paris avant d'acquérir en 1927 une demeure à Saint-Jean-de-Luz, située sur la pointe Sainte Barbe, et qui s'appelait villa *Geneviève*. Son nouveau propriétaire la renommera *Korsar* et la fera réaménager à son goût par l'architecte russe Hippolyte Kamenka.
Chaliapine n'avait pas choisi par hasard son lieu de résidence : en arrivant en France, il avait fait la connaissance à La Baule de l'écrivain Claude Farrère, marié à l'actrice dramatique française Henriette Roger, venue jouer à Saint-Pétersbourg pendant quelques saisons. Entretenant des liens d'amitié avec l'écrivain et son épouse, Chaliapine, apprenant que Claude Farrère édifiait une villa à Saint-Jean-de-Luz, avait décidé d'y acheter un terrain pour y construire également la sienne.
L'année 1932 a vu Chaliapine jouer dans le film *Don Quichotte* réalisé par l'autrichien Wilhem Pabst et tourné à Nice. Les années folles couraient à bride abattue, emportant tout et tous dans un tourbillon étourdissant de galas, de fêtes et de réjouissances. Igor Stravinsky présentait son *« Oiseau de Feu »* au théâtre du Casino Municipal dont les salons accueillaient, au même moment, le vernissage de *« Sophie de Roberty de La Cerda, artiste déjà connue et appréciée de Biarritz, dont l'élégant atelier de peintre à Paris est si couru »*, écrivait le critique du *« Courrier de Bayonne »*.
Il s'agissait de ma tante, la comtesse de La Cerda, déjà portraitiste reconnue à l'époque. Ancienne élève de l'Ecole des Beaux-arts de Saint-Pétersbourg, sociétaire des Artistes Français et du Salon Violet, elle exposait l'hiver dans les plus grandes galeries de Paris. Et la belle saison la voyait revenir avec ses parents à Biarritz où, *« quelques compatriotes s'étant joints à eux, cela faisait un petit clan russe, aimable, accueillant, artiste, et très agréable »*, écrivait le journaliste du Courrier de Bayonne, jugeant *« infiniment touchants les Russes réfugiés, les Russes qui ont été obligés d'adopter une patrie, un coin de terre à aimer »*.

Parmi ses portraits les plus réussis, celui de Chaliapine qui lui avait marqué son admiration au bas du tableau. L'interprète inégalé de Boris Godounov reposait alors sa voix d'un récital donné à Vichy, essayant de recouvrer une meilleure santé dans ses villas *« Korsar »* et *« Isba »*.
Chaliapine est venu à Saint-Jean-de-Luz pendant plus de 10 ans en 1927, 1928, 1929, 1931, 1933, 1935 et 1936. Sa fille Dasya a également évoqué leurs pique-niques dans les Pyrénées qui correspondaient habituellement à son anniversaire : le cuisinier Mikadze apprêtait ses plats gastronomiques sur un feu de camp. Sur une grande nappe était disposée de la belle porcelaine, de l'argenterie et des verres en cristal. Marina – une autre fille de Chaliapine de son second mariage, évoquait pour sa part les baignades dans les petits cours d'eau montagnards, la pêche à la truite et le chant pendant des pique-niques qui s'achevaient tard dans la nuit, à la lueur de la lune.

De nombreuses célébrités ont fréquenté la villa de Chaliapine. Parmi eux, le metteur en scène et acteur américain Maurice Guest (1875-1942), le compositeur Serge Prokofiev (1891-1953), le prince de Galles – futur et éphémère roi Edouard VIII d'Angleterre (1894-1972), le célèbre acteur Charlie Chaplin (1889-1977), l'actrice américaine Mary Pickford (1892-1979), le violoniste français Jacques Thibaud (1880-1953) et le romancier Claude Farrère (1876-1957), son voisin.
Publié à Paris, l'hebdomadaire « Иллюстри́рованная Росси́я » dans le n ° 43 du 17 octobre 1931 relatait :
« Cet été, comme à l'accoutumée, Chaliapine vivait près de Biarritz. Chaplin lui a souvent rendu visite. Une fois Charlot est apparu dans un état un peu agité.
- M.Chaliapine, hier j'ai joué au golf avec le prince de Galles... Vous savez, il aimerait prendre le petit déjeuner avec vous.
Le petit déjeuner fut organisé ; à table, il régnait une vive gaieté. Charlot racontait des anecdotes dont tous les assistants se tordaient de rire.
L'héritier du trône d'Angleterre était très assidu à la vodka Zoubrovka (herbe à bisons). Pour accompagner le plat de poisson, Fédor Ivanovich l'a littéralement "achevé" en garnissant le plateau d'un impressionnant verre de vodka et en chantant la "charochka"*, une chanson à boire sur la coupe traditionnelle contenant le divin breuvage... Le Prince de Galles Edward ne fut pas de reste. Il a rapidement appris les paroles de la chanson et il transmit la coupe à la femme de Chaliapine. Quant à Charlot, il frappait dans ses mains en rythme et criait avec un horrible accent américain :* "Peï do dna, peï do dna" *(bois cul sec. bois cul sec. nous nous portons absolument garant de l'authenticité de cette histoire ».*

Dans d'autres articles, on notait encore que Fiodor Ivanovitch *« était invariablement dans une éblouissante chemise de soie blanche avec un nœud papillon, en pantalon de flanelle blanche. Même à la campagne en vacances, il a gardé son élégance ».*

L'article *"Chaliapine en vacances"* publié en septembre 1933 dans *«Последние новости»* note qu'après s'être lancé dans la vague en soulevant une gerbe d'écume et nageant au loin à grandes brassées, Chaliapine déclara au journaliste : *« J'aime Saint Jean de Luz, je l'aime depuis longtemps. Car l'air est propre, pour l'espace, pour la simplicité des mœurs (...) C'est un pays qui incite à la paresse. J'ai rencontré par hasard un comte qui vendait sa villa. J'ai été tenté par l'espace et les tramways, qui passent parfois sous les fenêtres. J'aime toujours voir les gens partir ou arriver.*
- Cela cadre bien avec la notion de paresse, remarque le journaliste.
- Tout-à-fait. Ils vont quelque part, et moi je suis toujours assis en les regardant depuis le balcon. Je commence à rêver d'une vie campagnarde paisible. Loin de l'agitation. Semer du maïs, prendre soin de la vigne. Avant de mourir, boire de son propre vin pour contrarier les médecins. En fait, actuellement, j'aurais dû vivre dans mon village de Starov, dans la province de Vladimir. J'avais là-bas une charmante datcha. J'avais construit là-bas une merveilleuse maison faite de rondins de pin, avec une rivière à proximité, où on se baigne et où l'on pêche des poissons. Il s'est avéré que tout cela était bourgeois. Sans doute de Starov a-t-on fait maintenant quelque kolkhoze, une ferme collective.

Après tout, combien étrange est mon destin. Je suis sorti de ce même prolétariat, j'ai reçu une éducation à l'école paroissiale, que je n'ai pas dépassée. J'ai dû beaucoup travailler, apprendre beaucoup de chose, pour jouer ensuite Boris Godounov. J'ai travaillé toute ma vie, j'ai travaillé dur, mais ils m'ont imposé beaucoup de charges et d'impôts, avant de m'évincer hors de Russie. Tant pis pour l'argent, qu'ils le gardent ! Je ne l'avais pourtant pas hérité de mon père, greffier. Je l'avais gagné moi-même, cet argent. Seulement, je me demande parfois : pourquoi moi, Fiodor Chaliapine, devrais-je chanter à l'opéra de Bordeaux et non pas, disons quelque part à Saratov ?
C'est en 1937 qu'eurent lieu les deux dernières apparitions publiques de Chaliapine : à Paris salle Pleyel et en Angleterre à Eastbourne. Le chanteur était sous la surveillance de médecins expérimentés, mais sa santé se détériora rapidement à cause d'une maladie incurable à l'époque. La presse rapportait que *« les obsèques de Chaliapine ont été célébrées le 18 avril 1938 au matin en l'église russe de la rue Daru. Après la cérémonie religieuse, le cercueil a été conduit à l'Opéra, dans la petite cour de la rue Halévy. Les chœurs de l'Opéra russe ont alors fait entendre trois chants russes ».*

Dans *« Lyrica »* d'avril 1938, le ténor Thomas-Salignac qui enseignait au conservatoire de Paris écrivait :
Chez lui tout était démesuré : la stature, la voix, l'interprétation. Il haussait à sa mesure les rôles auxquels il touchait. Il possédait une telle faculté de projection de lui-même dans ses personnages, qu'on avait l'illusion de les voir vraiment vivre, de les entendre, de participer à leurs sentiments, à leurs passions et à leurs crimes. Et ceci, à un degré auquel le seul talent n'atteint pas. C'est pourquoi l'on peut dire, l'on peut affirmer que Fédor Chaliapine était un véritable génie, au même titre dans son Art qu'un Michel-Ange dans le sien (...)
Malheureusement, des êtres surhumains comme celui-là, la nature en est avare.
La mort de Chaliapine est pour l'Art Lyrique, pour l'Art une perte irréparable.
Pour sa part, Saint-Saëns affirmait volontiers que *« Chaliapine faisait partie des phénomènes qui apparaissent une fois en des siècles ».*

Général E. K. Miller, Commandant en chef de l'armée blanche du Nord (1867 - 1939)

ГЕНЕРАЛ Е. К. МИЛЛЕР, ГЛАВНОКОМАНДУЮЩИЙ БЕЛОЙ АРМИЕЙ СЕВЕРА (1867 – 1939).

Этот краткий доклад о жизненном пути генерал-лейтенанта Евгения Карловича Миллера, Главнокомандующего Северным фронтом и Верховного начальника Северного края России (с января 1919 г. по февраль 1920 г.) во время Гражданской войны в России (ноябрь 1917 г. - июнь 1923 г.) был прочтён 16-го сентября 2023-го года, по случаю ежегодной церемонии, организованной объединением «Столетие Белого движения» в память о бойцах Белых армий.

Par Basile Basilievitch Kotschoubey

Cet exposé sur le parcours du lieutenant-général Evgueni Karlovitch Miller, Commandant en chef du front Nord puis Dirigeant suprême de la région Nord de la Russie (de janvier 1919 à février 1920) pendant la Guerre civile russe (novembre 1917 à juin 1923), a été présenté le 16 septembre 2023, à l'occasion de la cérémonie annuelle organisée par l'association parisienne « Centenaire du Mouvement Blanc » [1]*en mémoire des combattants des Armées blanches.*

La cérémonie du 16 septembre 2023 rassembla au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des Bois, dans l'Essonne plus de 50 personnes, pour la plupart des descendants de combattants blancs. Elle commença par une panikhida célébrée par le père Wladimir Yagello sur le carré de Gallipoli. Ensuite, une plaque commémorative en l'honneur du général Evgueni Karlovitch Miller fut fixée sur le cénotaphe du général Alexandre Pavlovitch Koutiepov, son prédécesseur comme président de l'Union générale des combattants russes (ROVS) et, comme lui, enlevé et assassiné par le Guépéou/NKVD. Finalement, les carrés des Drozdovtsy, des Alexeievtsy, des Cosaques et des Cadets furent visités, donnant lieu chaque fois à une bénédiction des tombes.

***

Le général Miller est peut-être moins connu du grand public que les commandants en chef des Armées blanches du sud de la Russie (généraux Alexeiev, Kornilov, Denikine, Wrangel) ou du front Est (amiral Koltchak). Néanmoins, ce grand patriote et homme de foi inébranlable en Dieu et en sa patrie, a su mener

[1] Cette association, créée en 2010 et officialisée en 2017, a pris sur soi le devoir de préserver la mémoire des officiers, des soldats, de tous les volontaires, hommes et femmes qui, mus par un rare patriotisme et un admirable esprit de sacrifice, résistèrent pendant plus de cinq ans à la mainmise sur la Russie par les bolcheviks et à la terreur rouge pratiquée par ceux-ci. Elle organisa également le 9 décembre 2018, à Paris, la « Journée en Mémoire du Mouvement Blanc », à l'occasion du centenaire des premières grandes opérations militaires de la Guerre civile et de la formation des différentes Armées blanches. Plus de 300 personnes participèrent à cet événement.

avec courage et détermination, dans le nord de la Russie, sa petite armée de volontaires contre les Rouges dont les effectifs, en été 1919, étaient déjà infiniment supérieurs aux siens. Après avoir quitté le territoire de la Russie, le général Miller continua sans hésitation son combat en émigration et même en captivité et dans la mort se comporta en exemple et en héros.

Le général Evgueni Karlovitch est né à Dinabourg (Daugavpils), gouvernement de Vitebsk, ville située aujourd'hui en Lettonie, dans une famille noble d'origine allemande. Il reçoit une éducation profondément chrétienne. A l'origine luthérien, il se convertira plus tard à l'orthodoxie. Il fait ses études secondaires dans le Corps des cadets Nicolas à Saint Petersbourg (1884), puis entre à l'École de cavalerie Nicolas, dont il sort sous-lieutenant en 1886.

Evgueni Karlovitch est alors admis dans le régiment des hussards de la Garde impériale. En 1889, il entre à l'Académie d'état-major, dont il obtient le diplôme en 1892. Grâce à sa connaissance des langues étrangères, il est appelé à servir principalement auprès de l'état-major général dans le domaine diplomatique. Il est successivement attaché militaire en Belgique, aux Pays-Bas et en Italie. En 1909, il est promu major-général. En 1910, Miller est nommé directeur de l'École de cavalerie Nicolas et, en 1912, il devient chef de l'état-major de la région militaire de Moscou.

Première guerre mondiale (1914 – 1918)

En juin 1914, le général Miller est nommé chef de l'état-major de la 5e armée et se révèle excellent stratège. Il participe à la bataille de Galicie (5 août/13 septembre), à l'opération de Lodz (29 octobre/11 novembre). Début 1915, il est promu lieutenant-général et devient chef de l'état-major de la 12e armée (bataille de Prasnych, 20 février/30 mars). En juin 1915, il est de nouveau nommé chef de l'état-major de la 5e armée.

A partir de juin 1916, il prend le commandement du 25e corps d'armée de l'armée Spéciale en action sur le front roumain et, en janvier 1917, remporte avec ses troupes une brillante victoire contre des positions fortifiées ennemies dans les Carpates.

En février 1917, le général Miller prête serment au Gouvernement provisoire, mais est intransigeant quant au maintien de la discipline et de l'ordre dans l'armée. Il ordonne à ses subordonnés d'enlever leurs cocardes rouges et de ranger leurs drapeaux révolutionnaires. Il est alors insulté et frappé par ses propres soldats, puis arrêté et jugé à Petrograd comme ennemi de la révolution. Finalement innocenté, Miller est versé dans la réserve. Cependant, en août 1917, il est nommé représentant du Grand Quartier général auprès du Haut Commandement militaire de l'Italie. Après le coup d'état d'octobre 1917, il rompt tout contact avec le Quartier général de l'armée, puis, après le traité de Brest-Litovsk (mars 1918), quitte l'Italie et se rend à Paris.

Guerre civile (1918-1920)

A Paris, le général Miller participe à la démobilisation et à l'envoi en Russie des soldats des brigades spéciales du Corps expéditionnaire russe, qui avaient combattu en France (front de Champagne, offensive Nivelle) et sur le front de Salonique. En octobre/début novembre 1918, Miller est invité par le gouvernement antibolchévique de la région Nord, présidé par le socialiste populaire Tchaïkovski, à en devenir le gouverneur-général.
En janvier 1919, il assure la fonction de gouverneur-général de la région Nord. Il doit collaborer avec le corps expéditionnaire de l'Entente (Britanniques, Australiens, Canadiens, Américains, Français, Polonais, Serbes), dont la mission n'est pas de combattre les bolcheviks, mais, essentiellement, de protéger les stocks d'armements et de munitions constitués pendant la guerre à Mourmansk et Arkhangelsk. Les relations entre les combattants russes blancs et les militaires de l'Entente, en particulier les Britanniques, deviennent tendues, car les alliés, malgré l'aide

matérielle apportée aux troupes de Miller, ne sont pas vraiment disposés à participer à la lutte contre les bolcheviks.

Au cours de l'offensive du printemps 1919, l'armée du Nord (9800 combattants en février 1919) entre en contact avec l'aile droite de l'armée Russe de Koltchak dans la région de Kotlas (le 21 mars) et réussit à stabiliser le front. En mai, Miller est nommé par le général Koltchak commandant en chef des troupes blanches du Nord et en juin, commandant en chef du front Nord. En juin, le corps expéditionnaire américain quitte le sol russe. Les volontaires blancs, soutenus par un contingent australo-britannique, des volontaires étrangers et la milice paysanne locale, constituent en été une armée d'un total d'environ 25000 soldats et officiers. Cette armée continue à avancer le long de la Dvina septentrionale, mais en août l'offensive doit s'arrêter face à la résistance rouge. Fin août/septembre 1919, Miller est nommé dirigeant suprême de la région Nord.

Par décision prise en août 1919 par le premier ministre britannique Lloyd George, les Anglais quittent à leur tour Arkhangelsk en septembre et Mourmansk le 12 octobre. L'armée de Miller ne reçoit donc plus d'aide militaire, ni de munitions. Malgré l'abandon des alliés, les Blancs décident de continuer la lutte. Une nouvelle offensive est entreprise en automne 1919 et l'armée avance vers le sud dans l'espoir d'une part d'atteindre Petrozavodsk et d'ouvrir ainsi la voie vers Petrograd, d'autre part d'établir la jonction avec les armées de Koltchak (front Est) et de Ioudenitch (front Nord-Ouest). L'armée du Nord atteint le lac Onega, une partie du gouvernement de Vologda est libérée, mais il est déjà trop tard, car les armées de l'Est et du Nord-Ouest sont en difficulté et commencent à reculer sous la pression rouge. Miller, s'appuyant sur d'autres formations blanches régionales telles que les « armées » d'Olonetz et de Mourmansk, continue la lutte malgré le manque grandissant de munitions.

Le 4 février 1920 commence la contre-offensive bolchévique sur le front de la Dvina. L'armée du Nord est contrainte de reculer, de nombreux combattants se rendent ou se dispersent. Le front s'effondre face aux troupes rouges beaucoup plus nombreuses et mieux armées. Miller veut continuer la lutte, mais l'armée n'existe plus et il doit se résoudre à abandonner le combat.

Le 19 février au matin, plus de mille personnes, militaires et civils, hommes, femmes et enfants, blessés et malades, ainsi que le général Miller et son état-major, s'embarquent à bord du yacht « Iaroslavna » et du brise-glace « Kouzma Minine », tandis qu'Arkhangelsk est déjà occupé par des bandes d'ouvriers et de marins bolchéviques. Bien que poursuivi par le brise-glace rouge « Canada », le petit convoi réussit à s'échapper et atteint le port norvégien de Tromsö le 26 février. Pendant le trajet, le convoi est rejoint par deux autres navires chargés de réfugiés provenant de Mourmansk. Quelques unités de l'armée du Nord (environ 1500 combattants) continuent héroïquement la lutte en Carélie jusqu'à fin mars, mais doivent finalement se réfugier en Finlande.

Carte postale représentant le général-lieutenant Miller, éditée à Paris dans l'émigration russe. .

En émigration (1920 – 1937)

Durant les années 1920-1922, Miller travaille en étroite collaboration avec le général Wrangel et en est le délégué général pour les affaires militaires et navales, puis le chef d'état-major. En 1923 il sert auprès du grand-duc Nikolaï Nikolaievitch. A partir de 1929, il assure la fonction de vice-président de l'Union Générale des Combattants Russes (ROVS) tout en étant président de plusieurs autres associations d'anciens combattants blancs.

Après l'enlèvement et l'assassinat du général Koutiepoff par le Guépéou en janvier 1930, Miller prend la tête du ROVS, consacrant beaucoup d'efforts pour améliorer le sort des anciens combattants blancs et les aider à s'adapter aux nouvelles conditions de vie. Néanmoins, il poursuit l'œuvre de son prédécesseur en implantant des cellules dormantes en URSS.

Enlèvement et mort (1937 – 1939)

Le 22 septembre 1937, le général Miller est enlevé en pleine rue, à l'angle des rues Jasmin et Raffet dans le 16e arrondissement de Paris. Sous le prétexte d'un rendez-vous avec des représentants de l'ambassade d'Allemagne, il est attiré dans un guet-apens, chloroformé et transporté à bord du cargo soviétique « Maria Oulianova » jusqu'en URSS. Incarcéré à la Loubianka à Moscou, Miller, sous le pseudonyme de Piotr Vassilievitch Ivanov, est accusé d'être impliqué dans des soulèvements populaires en URSS. Il se conduit avec dignité et, sans trahir personne, nie systématiquement toute participation du ROVS et de lui-même dans ces événements. Il écrit des lettres à sa famille pour signaler qu'il est vivant et se porte bien. Aucune d'elles n'est expédiée. De même il ne reçoit ni l'exemplaire de l'Évangile en russe, ni la permission d'assister à un service religieux qu'il sollicite avec insistance. Pendant un an et demi, Miller est maintenu à la Loubianka et interrogé, puis, par décision personnelle de Béria, il est condamné à mort et fusillé le 11 mai 1939.

Epilogue

Nous savons aujourd'hui que l'enlèvement de Evgueni Karlovitch Miller a été exécuté par le NKVD aidé par deux agents soviétiques, Serguei Nikolaievitch Tretiakoff, ancien ministre du commerce et de l'industrie du Gouvernement provisoire, et le général Nikolaï Vladimirovitch Skobline, ancien commandant du régiment Korniloff et héros de la lutte contre les bolchéviks. Les deux travaillaient pour le Guépéou/NKVD au moins depuis 1930. La femme de Skobline, la chanteuse Nadejda Plevitskaia, était leur complice. Elle fut condamnée à 20 ans de prison et, incarcérée à Rennes, mourut en 1940. Skobline disparut aussitôt après l'enlèvement de Miller. Les versions quant à sa mort sont diverses. Il aurait été liquidé en 1937 ou 1938 par le NKVD soit à la Loubianka, soit en pleine guerre civile à Barcelone, où il aurait été transféré par des agents soviétiques. Selon d'autres sources, il aurait été envoyé dans les brigades rouges en Espagne et serait mort au combat ou sous les bombardements de l'aviation franquiste. Tretiakoff, après une perquisition à son domicile et la découverte de preuves irréfutables de sa participation dans l'enlèvement du général Miller, fut arrêté par les Allemands en 1942 comme collaborateur des services soviétiques et envoyé au camp de concentration de Sachsenhausen, où il fut exécuté en 1944.

Chronique généalogique

12 octobre 2023 à Paris : naissance d'**Antoine de Rohan-Chabot**, chez le comte Charles de Rohan-Chabot et la comtesse Alexandra (née Artzimovitch).

*****

Deux décès ont tout récemment privé l'Union de la Noblesse russe de deux de ses plus anciens membres. Aux familles Swetchine et Mojaïsky, nous adressons nos plus sincères condoléances.

18 janvier 2024 à Paris : décès de **Jean Swetchine** (né le 30.07.1930), fils de Nicolas Ivanovitch Swetchine (capitaine aux hussards de la Garde Impériale) et de Catherine Sergueevna Prokoudine-Gorsky (fille du célèbre photographe de la Russie d'avant 1917, Serge Mikhaïlovitch Prokoudine-Gorsky). Les obsèques ont été célébrées le 25 janvier 2024 en la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky à Paris. Il a été inhumé le même jour au cimetière russe de Sainte Geneviève-des- Bois.

14 février 2024 à Biarritz : décès de **Nicolas Alexeevitch Mojaïsky** (né à Paris le 17 juin 1928). Ses parents étaient Alexis Nicolaevitch Mojaïsky (1898-1992 : Corps des Pages, volontaire au régiment des hussards Akhtyrsky dans l'Armée blanche) et Olga Mikhaïlovna Wériguine. Les obsèques, suivies de l'enterrement, ont été célébrées le 21 février en l'église d'Arcangues, au Pays Basque.

⁂

L'A.N.F. annonce à tous nos membres résidant en France :

L'A.N.F. propose aux membres de la C.I.L.A.N.E. résidant en France de s'inscrire sur son site internet et d'avoir ainsi accès à certaines activités, événements et actualités de l'association. Cela leur permettra d'ouvrir certaines pages du site de l'.A.N.F. fermées au public (événements, groupes, etc.), de se connecter sur l'application mobile et de recevoir des invitations par e-mail pour des événements organisés par l'association.

Pour cela, il est nécessaire d'être adhérent à une association membre de la C.I.L.A.N.E. (une certification est demandée à obtenir auprès de notre Secrétaire Général) et d'être résident français. Cette offre est proposée sans limite d'âge.

Le lien pour s'inscrire est le suivant : https://anf.asso.fr/fr/espace-prive/inscription?n=1#

Communiqué de l'Union de la Noblesse Russe
à l'intention des associations membres de la C.I.L.A.N.E.

Certains membres des associations qui composent la C.I.L.A.N.E. ont pu recevoir une invitation dont l'U.N.R. se doit de signaler les implications.

Il s'agit à nouveau d'une manifestation organisée au Yacht Club de France (cette fois-ci le 2 mars prochain) par une association se présentant comme « Assemblée de la Noblesse russe en France ». Le carton comporte de nombreuses références qui ne correspondent pas à la réalité.

Nous insistons sur le fait que cette association n'a strictement rien à voir avec l'U.N.R. De création récente, elle s'est dotée d'un nom suffisamment voisin du nôtre pour créer une confusion regrettable. Il s'agit en réalité de l'émanation d'une association russe (R.D.S., Rossiiskoe Dvorianskoe Sobranie) qui ne répond absolument pas aux critères communément admis depuis la création de la C.I.L.A.N.E. dont j'ai l'honneur d'être un des membres fondateurs.

L'Union de la Noblesse Russe déplore cette situation, soigneusement entretenue par des personnes qui profitent des failles ouvertes par la loi française en matière de filiation et de noms de famille pour s'attribuer des titres auxquelles elles n'ont pas droit selon les lois de l'Empire de Russie, les seules reconnues par les fondateurs de l'U.N.R. en l'absence du rétablissement d'un régime monarchique en Russie.

Cette A.N.R.F. reconnaît en outre les divers titres et décorations d'ordres impériaux, décernés à profusion après la disparition de l'Empire de Russie par le grand-duc Kirill Vladimirovitch et sa descendance actuelle (alors qu'il avait été écarté, ainsi que sa postérité, de la succession au trône par l'Empereur Nicolas II, en raison de son mariage avec une altesse divorcée – selon un oukaze confidentiel qui n'a jamais été annulé).

A Paris, le 20 Février 2024

Prince Dimitri Schakhovskoy,

Président de l'Union de la Noblesse Russe